

I

L'ÉTÉ 1931 VIT LES ARBRES MOURIR. Il aurait suffi que nous discussions avec n'importe quel fermier des environs pour comprendre que ce fléau n'était ni une malédiction, ni un présage, juste le legs ordinaire d'un coléoptère porteur de champignons. Mais dans le bout de forêt où nous vivions, on ne parlait pas de la maladie hollandaise de l'orme, pas plus que des autres maux qui s'attaquaient à l'écorce et aux feuilles. Non, nous prenions la mort des arbres comme une offense personnelle, un symbole du cours de notre vie : le départ de la maison de Cleveland, le chômage de père, la vue déclinante de mère. Les arbres devinrent un élément permanent de notre paysage – d'austères et implacables professeurs de désillusion qui, malgré la promesse de jours meilleurs, nous martelaient que, pour l'essentiel, ce que nous espérions de la vie était impossible, que croire le contraire était irréaliste, dangereux même. Quand elles meurent, la plupart des choses disparaissent ou sont enterrées par nos soins ; mais les arbres restent debout, alignements de troncs stériles qui grincent et gémissent jusqu'au jour où ils finissent par tomber,

victimes de la pluie et de la neige. Les arbres retournent lentement à la terre, et les ombres tenaces de leur déliquescence ont endeuillé les jeux de notre enfance.

Toutes les personnes que nous connaissions nous disaient de ne pas grimper aux arbres moribonds, mais Phil les escaladait quand même, ignorant les branches prêtes à casser, jurant lorsqu'un arbre refusait de porter son poids. Le défi était sa loi. Quand M^{lle} Dossin, à la récréation, lui disait de rester à l'intérieur pour se protéger de la pluie, il sortait sans son ciré. Quand mère se plaignait que trop lire lui abîmait la vue, il rassemblait tous ses livres pour les brûler. À l'époque où nous vivions à Cleveland, il élevait des lapins et, quand un lapin tombait malade et mourait, il gardait le cadavre dans notre chambre jusqu'à ce que père le force à l'enterrer. En ce temps-là, mon frère transgressait les règles et franchissait les bornes. Il ne céda pas de terrain. Il bravait tout, même la mort.

Nous avons entendu cette histoire mainte et mainte fois, d'abord dans la bouche de Lethea, la sage-femme, puis dans celle de notre mère, jusqu'à ce que chaque détail devienne partie intégrante de la mémoire familiale. Lethea prétendait que mon frère et sa sœur jumelle avaient été conçus une nuit de pleine lune. « Les hommes viennent du soleil, disait-elle, et les femmes de la terre. Mais les jumeaux, quand ils sont homme et femme, sont un don de la lune, car la lune participe à la fois du soleil et de la terre. » Ma mère ne se souvenait pas si la lune était pleine

lorsqu'elle avait conçu ses deux premiers enfants, mais affirmait que Lethea possédait une sagesse éprouvée par le temps, et que nous ferions bien d'écouter tout ce qu'elle avait à nous dire.

Ce dont se souvenait ma mère, c'est que le mois de juin 1915 avait été anormalement chaud pour la saison ; les maigres averses de l'après-midi n'apportaient pas plus de réconfort qu'un bain de vapeur en fin de journée, et son ventre deux fois plein lui pesait comme un fruit trop mûr, prêt à éclater. « Les jumeaux sont signe de chance, disait Lethea. Deux fois plus de lumière dans un monde obscur. » Pourtant, ma mère savait que quelque chose n'allait pas. Les enfants venaient de commencer à donner du pied et à se retourner quand, dans un rare moment de calme, elle sentit quelque chose chuter comme une pierre à l'intérieur d'elle-même. Son cœur se mit à palpiter et elle eut soudain le souffle court. Rien d'autre ne se produisit mais, quand les douleurs du travail débutèrent, elle sentit à nouveau une chose dure basculer en elle.

Lethea arriva à la tombée de la nuit. Les contractions survenaient à intervalles réguliers, mais les jumeaux étaient coriaces. « Récalcitrants, déclara Lethea. Butés et récalcitrants. » Elle plaça une fine languette de bois entre les dents de ma mère, puis l'ôta lorsqu'elle se craquela et se fendit, faisant couler le sang.

Lethea parlait et priait et massait les jambes et les pieds de ma mère. Ma mère hurlait et pleurait et poussait. Puis mon frère passa la tête et les épaules, que les mains impatientes de

Lethea recueillirent ; et, quand elle coupa le lien qui le retenait prisonnier, il cria pour raconter au monde ce qu'il avait vu.

Ensuite vint ma sœur, avec moins de difficultés ; elle était plus petite, le cordon ombilical enroulé autour du cou. Lethea couvrit l'enfant d'une serviette, mais ma mère sentit la vérité : elle l'avait sentie quand la pierre était tombée en elle, puis quand sa dureté avait quitté son corps. « Philip est né d'une tragédie, disait mère. Au moment où il venait au monde, il a perdu sa moitié ».

Je naquis dix-huit mois plus tard, sans lutte ni tragédie, par une nuit d'hiver qui n'avait de remarquable que son calme. J'étais le deuxième survivant de ce qui serait bientôt quatre enfants. Ma sœur Margie suivit, puis Myron.

Nous habitons une maison en location dans une rue du nom de Joy, et mes premiers souvenirs se rapportent à la chambre que je partageais avec Phil et ses animaux. Il avait des tortues, des grenouilles, des poissons, des papillons, des sauterelles, des souris et des lapins. J'aimais les lapins parce qu'ils étaient rapides et facétieux, et qu'ils sautaient des lits pour aller se cacher derrière la porte du placard.

Phil s'occupait de ses lapins comme un missionnaire de ses ouailles : il soignait les malades, nettoyait les cages et nourrissait leurs occupants avec une ferveur évangélique. Certains d'entre eux furent vendus à des familles des quartiers chic comme animaux de compagnie ; d'autres s'échappèrent, et nous en donnâmes quelques-uns. En hiver, la plupart des lapins vivaient au

grenier, mais durant les mois chauds de l'été, on les transférait à l'arrière de la maison, sous le plancher de la véranda, où le sol était frais et où un treillis les protégeait.

Étant plus jeune que lui, je ne prenais pas toute la mesure du dévouement de Phil ; j'échouais à percevoir l'intensité de son sens du devoir. Je ne compris même pas que je voyais du sang le jour où il traversa la maison en pleurant, les mains et le visage barbouillés, la chemise et le pantalon maculés. Je croyais que c'était du jus de groseille. Ou peut-être le rouge de la rage sur son front : ça expliquait pourquoi il s'était introduit dans le placard de père et avait pris le fusil qu'on nous interdisait de toucher.

Je le suivis à l'arrière et nous nous glissâmes sous le plancher de la véranda. Le lieu était sombre et envahi par la mousse, mais j'aperçus le treillis défoncé et un petit tas de fourrure sanglante. Puis un autre tas, plus gros cette fois, et d'autres encore, avec, parfois, une forme à moitié broyée qui continuait à bouger. Phil rampait de tas en tas en jurant assez fort pour que les voisins l'entendent et palpait les restes jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'ils étaient morts. Il ne me laissa pas l'aider. Il ne me laissa pas toucher à quoi que ce soit, vivant ou mort. Quand nous fûmes de retour à la lumière du jour, aucun de nous ne parla. Phil s'assit près du treillis fracturé, le fusil sur les genoux.

Lorsque mère et père rentrèrent, je leur racontai ce qui s'était passé. Père sortit par la porte de derrière, une ferme résolution sur le visage, mais il revint sans son fusil. Ce soir-là, Phil refusa de dîner. Il refusa de se coucher. Il resta dehors toute la nuit à